



Féeries

Études sur le conte merveilleux, XVII^e-XIX^e siècle

2 | 2005

Le Conte oriental

Des effets merveilleux de l'optique

Un conte méconnu d'André-François Deslandes

Bernard Roukhomovsky



Édition électronique

URL : <http://feeries.revues.org/123>

ISSN : 1957-7753

Éditeur

Ellug / Éditions littéraires et linguistiques
de l'université de Grenoble

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2005

Pagination : 259-272

ISBN : 2-84310062-3

ISSN : 1766-2842

Référence électronique

Bernard Roukhomovsky, « Des effets merveilleux de l'optique », *Féeries* [En ligne], 2 | 2005, mis en ligne le 21 février 2007, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://feeries.revues.org/123>

Ce document a été généré automatiquement le 1 octobre 2016.

© Féeries

Des effets merveilleux de l'optique

Un conte méconnu d'André-François Deslandes

Bernard Roukhomovsky

Serons-nous les seuls privés du plaisir d'observer de si grandes merveilles ? Non seulement c'est ici le triomphe de l'Optique ; mais quoi ! c'est encore celui de la Morale.

A.-F. Deslandes, *L'Optique des mœurs*.

- 1 MIRACULEUSES ANAMORPHOSES, prodiges catoptriques, cristal magique ou lunette merveilleuse..., les enchantements de l'optique, on le sait, tiennent peu ou prou de la *merveille*. D'où vient que le conte de l'âge classique fait un si bon accueil à la thématique optique : les lecteurs de Perrault, ceux de Madame d'Aulnoy, entre autres, en savent quelque chose¹.
- 2 Or, si elle a bien des choses à voir avec le conte, l'optique regarde également la morale, par un biais différent mais de tout aussi près : les effets merveilleux de la perspective, de la réfraction, de la réflexion... offrent aux moralistes un réservoir de métaphores (« Les hommes et les affaires ont leur point de perspective...² »), mais aussi – et c'est finalement le plus décisif – des paradigmes d'analyse et de modélisation³. Concurrément aux contes, et comme en résonance avec eux, les morales du grand siècle sont globalement tributaires d'un imaginaire optique d'autant plus prégnant qu'il s'élabore et se diffuse dans de nombreux secteurs de la culture classique (sciences et techniques, théories de la connaissance, esthétique picturale...)⁴.
- 3 Les moralistes du siècle suivant (nombre d'entre eux tout au moins) en sont encore imprégnés : ils le sont à des degrés divers, à raison, peut-être, de leur implication dans le recyclage de la morale classique. André-François Deslandes (1690-1757) est de ceux-là, et ce n'est pas par hasard que, reprenant à son compte, au tout début de ses *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant* (1712), les vues désenchantées des moralistes chrétiens (non sans en modifier radicalement l'horizon), il fait sienne aussi leur dilection pour la métaphore optique :

La condition d'autrui paraît plus agréable que la nôtre, parce qu'elle nous est moins connue. Elle ressemble à ces figures d'Optique, qui de loin représentent une ville, ou une maison, et qui de près ne sont qu'un amas de traits grossiers et confus⁵.

- 4 Et il en va de même, trois ans plus tard, lorsque, dans *L'Art de ne point s'ennuyer*, il fait retour à la question, rebattue mais centrale, de l'amour-propre :

Une fine méditation apprend à l'homme ce qu'il doit à l'intérêt ou à l'amour-propre. Plein des idées qu'elle lui inspire, il se ménage un point de vue auquel il puisse rapporter tous les objets qui l'environnent. Ses démarches et ses pensées ne s'en écartent jamais. En effet un voisinage trop prochain ou un trop grand éloignement exposent les yeux à des erreurs grossières : on n'évite ces deux extrémités que par une sorte d'étude qui suppose beaucoup d'exactitude dans l'esprit : et cette étude est le premier caractère qui marque les grands hommes⁶.

- 5 Aussi n'en finirait-on pas de recenser, dans les textes de cet auteur, et singulièrement dans ses œuvres morales, les affleurements protéiformes d'un imaginaire optique en partie façonné par les moralistes classiques, tantôt cristallisé dans des figures élaborées, tantôt disséminé en de fugitives notations ou dilué dans un abondant lexique visuel⁷.

- 6 Or, de ces affinités électives entre l'optique et le discours moral, Deslandes entreprend de faire... un conte : manière originale d'orchestrer les résonances entre les trois champs (l'optique, le conte, la morale), et de rappeler que si le moraliste est celui-là qui n'a pas vocation à s'en laisser conter, il ne lui est pas interdit de le dire en contant. Quelque trente ans après les *Réflexions*, rompu à l'exploration des registres les plus variés (de la morale mondaine au conte allégorique, du traité scientifique à l'histoire de la philosophie, du récit de voyage à la poésie...), il tire en effet de l'idée d'un *modèle optique de l'analyse morale* le sujet – et le titre – d'un « petit conte philosophique⁸ » publié anonymement : *L'Optique des mœurs, opposée à l'optique des couleurs*⁹.

- 7 On trouvera ci-après le texte de ce conte, dans une édition critique établie par nos soins. Paru vraisemblablement en 1741¹⁰, repris dans la deuxième édition de *Pigmalion, ou la Statue animée*¹¹, ce texte n'a pas été réédité depuis lors. Globalement négligé par la tradition critique – si l'on excepte la brève analyse que lui consacre Franck Salaün¹² –, ce « petit conte », si bref soit-il, mérite à notre sens d'être redécouvert, comme l'ont été par ailleurs d'autres parties de l'œuvre abondante et bigarrée de son auteur.

- 8 Le texte se donne pour une lettre de l'auteur (M. D***)¹³, « confiné en Province », à un correspondant parisien : lettre dans laquelle D*** prétend reproduire « un extrait », habilement mêlé de « quelques réflexions », de celle que l'Abbé Pietro Ziani lui a fait parvenir pour lui apprendre des « nouvelles assez curieuses » de Venise. Pour étayer la fiction d'une histoire vraie recueillie de source sûre, D*** précise que l'Abbé Ziani « a tout vu lui-même ». L'histoire rapportée par l'Abbé est celle du succès de deux médecins arabes qui ont jeté Venise « dans une agitation extrême » par leur singulière « manière d'exercer la Médecine » : de fait, « ils ne se servent pour cela que de miroirs convexes et concaves, de loupes, de lunettes, de microscopes », sans oublier « la machine optique appelée chambre obscure ». Bref, « toute leur science est optique », et elle s'applique non seulement aux maladies du corps, mais encore (et surtout) à « celles qui font souffrir l'âme et le corps également, ou tout au moins en raison réciproque des forces de l'une et de l'autre¹⁴ », en particulier « toutes ces passions [...] qui empêchent de distinguer le vrai du faux » : aussi, c'est de toutes parts que les Vénitiens accourent pour « observer de si grandes merveilles ».

- 9 Il est à remarquer que le dispositif textuel est constitué lui-même sur le modèle d'un dispositif optique à triple focale : regard de l'Abbé vénitien, regard de l'épistolier provincial, mais aussi regard du destinataire parisien (crédité de « beaucoup de goût et de discernement »). Ce troisième regard est en effet sollicité par la question faussement naïve et tout empreinte d'ironie que le provincial soumet pour finir à son destinataire : il s'agit de savoir quel accueil, le cas échéant, les Parisiens réserveraient aux deux Arabes, et quel usage ils feraient de leur science – question qui ne s'adresse pas tant, au bout du compte, à ce destinataire, qu'à celui dont il occupe la place, c'est-à-dire au lecteur. Or le lecteur, pourvu qu'il ait un tant soit peu « de goût et de discernement », se doute bien, pour sa part, que la réponse est dans la question.
- 10 La question (ou la réponse qui est dans la question) fait en effet fonction de pointe, et parce qu'elle indique *in fine* le mobile du destinataire et la raison de sa lettre, et parce qu'elle met en relief, par un ultime effet d'ajustement focal, la visée satirique du conte¹⁵. C'est que l'appareillage optique de nos deux médecins moralistes est susceptible de donner lieu à deux sortes d'usages opposées, à l'instar de ce miroir à double face – miroir de vanité d'un côté (« on s[y] voit tel qu'on se croit être, c'est le pur ouvrage de l'amour-propre »), miroir de vérité de l'autre (« on s[y] voit tel qu'on est effectivement, c'est l'ouvrage moins flatteur de la vérité ») – qu'ils font voir à leurs visiteurs et qui ne laisse pas de rappeler les variations de la catoptrique dévote sur le thème de l'ambiguïté des miroirs¹⁶. Dès lors, on devine aisément lequel de ces deux usages fait le succès de nos Arabes – et ferait éventuellement leur succès parisien : « le triomphe de l'Optique » n'est pas toujours... « celui de la Morale », il ne le serait pas davantage à Paris qu'à Venise, et probablement moins encore ! C'est là, si l'on veut, la « morale » de ce conte (ou sa pointe).
- 11 Le double jeu des instruments d'optique se prête donc au double jeu de ceux qui, « gens indulgents à leur propre mollesse », sont « contre autrui si sévères crieurs » : il s'accommode, en somme, à leur duplicité, il en déchiffre la figure, que la machine optique appelée conte révèle à nos yeux de lecteurs. Aussi bien, et dans la mesure même où, selon le côté par lequel on s'en sert, les instruments de cette « optique des mœurs » sont ceux de la vérité ou ceux de la vanité, ils sont susceptibles de donner lieu à un double investissement métaphorique¹⁷.
- 12 D'un côté, donc, certains motifs instrumentaux (miroirs, microscopes, chambre obscure, d'autres encore...) se donnent comme figures d'un regard qui ne vise à rien moins – parce qu'il est regard (ou, par métaphore, jugement) de moraliste –, qu'à percer « l'écorce » des mœurs et connaître « l'intérieur des hommes », dont on ne distingue ordinairement que « la première superficie ». En quoi ce regard a vocation, dans l'ordre qui est le sien (celui du jugement moral), à faire advenir à la visibilité ce qui est au delà ou en deçà du visible, *tout comme* les instruments sur lesquels il prend modèle permettent de le faire dans l'ordre de l'expérience physique. Sous cet angle, il y a lieu de comparer l'importance dévolue par Deslandes aux dispositifs instrumentaux dans son *Optique des mœurs*, au privilège épistémologique que le même Deslandes, en promoteur de la connaissance expérimentale, accorde aux instruments d'optique dans ses écrits scientifiques :
- [...] comme les Philosophes veulent toujours aller plus loin que les autres hommes, piqués sans doute d'un désir curieux d'approfondir les choses et de les connaître en elles-mêmes, ils sont obligés de recourir à divers instruments ménagés avec art, pour perfectionner leurs sens, pour conduire à quelque chose de plus fin et de plus décisif. Et ce sont ces instruments, que la Philosophie expérimentale doit rechercher, qu'elle doit apprendre à manier adroitement, afin de parvenir au but qu'elle se propose, et d'y parvenir de la manière la plus avantageuse.

En effet, quoiqu'on eût des yeux pour se conduire et pour discerner les objets les uns des autres, n'est-il pas vrai cependant que les hommes étaient des espèces d'aveugles avant la découverte des Microscopes et des Télescopes : d'un côté, ils ne connaissaient le ciel que de vue, si j'ose parler ainsi, et de l'autre, tous ces infiniment petits dont la terre est parsemée échappaient à leurs faibles regards. Des instruments utiles furent enfin inventés, des verres furent taillés suivant de certaines règles, et aussitôt *un nouveau monde se montra, un monde ignoré jusqu'alors*¹⁸.

- 13 Pour autant, les instruments que Deslandes, dans l'espace d'un petit conte, met à la disposition de deux médecins de fantaisie pour leur permettre de venir à bout de l'opacité des conduites humaines, peuvent tout aussi bien – dans la mesure où lesdits médecins, s'ils ne manquent pas de clairvoyance, ne manquent pas non plus d'habileté ni de sens politique – faire le jeu de la vanité de leurs malades, à l'instar de « ces miroirs qui embellissent, et qui font par une douce imposture qu'on se rit, qu'on se plaît à soi-même ». D'où vient que les effets merveilleux de l'optique se donneront à lire, concurremment, comme figures des distorsions que l'amour-propre fait subir aux jugements que les hommes portent sur leurs semblables et sur eux-mêmes, des stratagèmes illusionnistes qu'il oppose aux stratégies du regard analytique ; qu'ils dessineront aussi les figures du regard *émerveillé*, prompt « à glisser sur tout [...] sans s'arrêter à rien, sans rien approfondir ».
- 14 Cependant, et c'est là le plus important, par quelque côté que l'on prenne la métaphore optique (ou l'instrument d'optique en tant que métaphore), celle-ci (ou celui-ci) se révèle apte à rendre compte, analogiquement, de tout cela qui a trait à l'évaluation et à l'explication des conduites humaines (et qui s'appelle, en un mot, la morale). Convenons-en, il n'y a rien là de bien nouveau, et l'on ne doit certes pas à Deslandes d'avoir inventé cet usage *heuristique* de la métaphore optique dont les moralistes du grand siècle, à commencer par Pascal, ont su tirer le parti que l'on sait. On lui doit toutefois, et ce n'est pas tout à fait négligeable, de l'avoir thématiquement sous la forme d'un conte ou, si l'on préfère, d'avoir écrit le conte dont la métaphore optique (l'optique des mœurs comme métaphore) enferme la matrice. Quant à cet usage qu'il n'a pas inventé – l'application des catégories de l'optique à l'analyse des conduites –, on lui doit néanmoins d'en avoir condensé l'idée dans une formule simple et vigoureuse qui lui fournit le titre de ce conte : *L'Optique des mœurs*.
- 15 On objectera que la formule elle-même n'est pas radicalement nouvelle, et qu'elle rappelle en gros celle qui vient sous la plume de Marin Mersenne au milieu du siècle précédent, lorsqu'il recommande « à ceux qui veulent tirer du profit spirituel de tout ce qu'il y a de plus excellent dans toutes les sciences, de *moraliser toute l'optique*¹⁹ » : à l'instar des représentants de la catoptrique dévote, le Minime entend en effet proposer des lois de l'optique une interprétation allégorique (c'est là précisément ce que « moraliser » veut dire dans ce contexte et sous sa plume) et par là constituer l'optique en magasin de figures à l'usage des prédicateurs²⁰ – ce qui permet de faire valoir le fruit qu'elle peut « produire dans les bons esprits, qui savent rapporter toutes les connaissances à Dieu²¹ » et, partant, de prévenir la possible rupture entre la science et la foi. Certes, dans la mesure où, en plus de sa fonction d'*ornatus* scientifique appelé à faire valoir « l'industrie » de l'orateur sacré, la figure optique est investie par Mersenne d'une valeur explicative, son projet de *moraliser l'optique* contribue probablement à ouvrir la voie à celui d'une *optique des mœurs*. Il reste que les deux formules ne se ressemblent que de loin et que la seconde enferme une idée toute différente, selon laquelle les catégories de l'optique sont opératoires dans l'ordre des mœurs et de la science des mœurs.

- 16 C'est bien là ce que veut dire, d'entrée de jeu, le titre de ce conte : si « l'optique des mœurs » est « opposée à celle des couleurs » (c'est-à-dire, comme on va le voir, à celle du P. Castel), c'est dans la mesure où, *comme* il y a une optique des couleurs (appliquée ou spécifique à l'analyse des couleurs), il y a une optique des mœurs (applicable ou spécifique à l'analyse des mœurs).
- 17 Par son titre même, c'est comme exemple d'exploration littéraire de la thématique optique que notre conte, semble-t-il, se recommande à l'attention – et c'est précisément sous ce rapport qu'il est brièvement signalé par Carl Havelange dans son *Histoire du regard au seuil de la modernité*²² –, ou plus précisément comme exploration des interférences entre les thématiques optique et morale.
- 18 Mais on est en droit de penser que cet aspect, si fécond soit-il, n'en épuise pas l'intérêt, et qu'il occulte au surplus tout ce par quoi le texte de Deslandes rompt avec la topique des moralistes classiques, ou – plus exactement – reconfigure cette topique à l'intérieur d'un cadre doctrinal profondément remanié : et sans doute il convient de ne pas perdre de vue que, si des questions « classiques » (à commencer par celle de l'amour-propre) continuent à se poser ici *en termes d'optique*, elles se posent néanmoins sur des bases nouvelles (et non plus comme elles se posaient en contexte augustinien notamment). La lecture en clé matérialiste rapidement esquissée par Franck Salaün est à cet égard stimulante²³. Il ne manque pas d'indices pour l'étayer : effets de sens induits par la publication de notre conte à la suite de *Pigmalion ou la Statue animée*, dans la deuxième édition de ce texte à très forte coloration matérialiste²⁴ ; épigraphe tirée du *De Divinatione*, marque d'adhésion à une démarche de pensée qui substitue l'approche philosophique à une lecture religieuse des phénomènes.
- 19 Pourtant, il serait contraire à la méthode expérimentale définie par Deslandes lui-même de se condamner à ne lire ce conte que « d'un certain biais » :
- Embrasser un système aujourd'hui, c'est presque se condamner à ne voir les choses que d'un certain biais, et éviter de les voir de tout autre ; c'est se mettre sur les yeux un verre teint d'une couleur particulière, sans s'embarrasser si ce verre altèrera les objets, ou même s'il les ternira. Il faut donc être délivré de tout parti, avoir secoué toute autorité, pour entreprendre de bien faire des expériences²⁵.
- 20 Il n'y pas lieu, pensons-nous, de choisir entre deux systèmes de lecture, dont l'un viserait à mettre en évidence les enjeux doctrinaux de ce conte – c'est-à-dire à le situer dans une histoire de la pensée des Lumières et de sa *mise en fiction* –, et dont l'autre consisterait à l'étudier comme avatar littéraire de l'imaginaire optique – et plus précisément à le situer dans une histoire (qui reste à faire²⁶) des réélaborations du paradigme optique en science des mœurs et de sa *thématisation*. S'il est une expérience de lecture que ce conte, à notre sens, appelle, c'est celle qui consisterait à le situer au point où ces deux histoires se recourent. La pertinence de ce double éclairage apparaît au reste entre les lignes, c'est-à-dire au travers des citations qui, dans les interstices de cet écrit clandestin, en indiquent obliquement le double point de fuite.
- 21 Ceci vaut en premier lieu pour ce qui concerne la référence – éminemment polémique – au Père Castel, qui se donne à lire en effet, dans ce conte, sur une *double portée*. Elle y tient de toute évidence une place importante, puisque le titre du conte joue avec celui du traité sur *L'Optique des couleurs* que le jésuite a fait paraître en 1740 et qui se conçoit comme une critique de la théorie newtonienne des couleurs²⁷, puisque le texte du conte joue avec celui dudit traité (assez librement cité par deux fois), et puisque son auteur est mentionné par ailleurs à deux reprises et de façon particulièrement sarcastique, d'abord comme

génial inventeur d'un clavecin oculaire, ensuite (en fin de texte) comme brillant savant parisien. La quintuple charge qui vise ici l'auteur de *L'Optique des couleurs* est à la mesure de « la place qu'il a pu tenir dans la vie intellectuelle de l'époque », place que « nous ne devons pas sous-estimer²⁸ ». Elle doit être en particulier replacée dans le contexte des débats d'époque autour des thèses newtoniennes, débats dans lesquels et Castel et Deslandes sont fortement impliqués, mais de part et d'autre de la ligne de front, puisque le premier appartient à cette « étrange coalition [...] des opposants à Newton en France dans le second quart du siècle²⁹ » quand le second, pour l'essentiel, est de ses partisans³⁰. D'où vient que, pour celui-ci, une occasion de railler celui-là est toujours bonne à prendre... L'occasion est trop belle, par exemple, dans *Pigmalion*, lorsque la Statue, ayant éprouvé « pour la première fois » une « volupté » qui lui « plut extrêmement », s'avise d'en redemander :

Le R. P. Castel a dit en propres termes dans sa *Mathématique universelle etc. Un n'est rien, deux sont quelque chose, trois sont beaucoup, et quatre sont trop. Pigmalion avait bien une autre Arithmétique, et, ce me semble, plus au goût des Dames*³¹.

- 22 Au-delà des questions d'optique, ces prises à partie recouvrent un antagonisme doctrinal de très large portée. Pour autant, la question d'optique est bel et bien à l'arrière-plan de ce conte qui se donne pour projet (comme son titre l'indique) d'opposer deux optiques, celle *des mœurs* à celle *des couleurs*. Plus précisément, la question posée par *L'Optique des couleurs* (question dont Michel Blay a mis en évidence les implications épistémologiques), est celle du statut privilégié dévolu au prisme par la théorie newtonienne des couleurs – statut que le P. Castel lui refuse³², et que Deslandes, en partisan de ladite théorie, lui reconnaît de son côté sans réserve :

Rien n'est plus admirable que toute cette théorie des couleurs : et ce qu'il y a encore de plus admirable, c'est qu'un prisme de verre suffit pour se mettre en possession de toutes les richesses qu'elle offre à l'esprit³³.

- 23 Ce n'est donc pas par hasard que nos deux Arabes et les deux ermites habillés de noir venus leur rendre visite se font l'écho de cette admiration : « le système des couleurs de Newton », auquel ce « préambule » scientifique donne valeur d'exemple, leur « parut admirable [...] : on rendit justice à ce grand homme qui, au moyen de son prisme, avait, pour ainsi dire, *décomposé les rayons du soleil* et fait *l'anatomie des couleurs* mêmes³⁴ ». Or, la métaphore anatomique (car c'est bien « pour ainsi dire », c'est-à-dire, par métaphore, dans le sens concret du terme, qu'il est ici question d'une « anatomie des couleurs ») est particulièrement éclairante : elle fait valoir que le prisme, qui est « le scalpel dont Newton s'est servi pour disséquer la lumière³⁵ », fournit le modèle d'un regard analytique, d'un regard qui dissèque et qui distingue, et par là même un modèle opératoire pour la science des mœurs (qui s'est justement appelée, comme on le sait, « l'anatomie morale³⁶ »).
- 24 Ce modèle opératoire est ici la pierre de touche entre les deux optiques, celle « des mœurs » (placée sous le parrainage emblématique de Newton et de son prisme) et celle « des couleurs » (du P. Castel). Quoiqu'il soit « nuancé au parfait » et « comme à l'infini ou à l'imperceptible au moins », et pourvu que l'intéressé dispose des lunettes appropriées, le « cercle de couleurs » ironiquement emprunté, pour les besoins de la démonstration, à l'auteur de *L'Optique des couleurs*, vient à « se débrouiller peu à peu [...] pour présenter enfin au malade comme l'histoire et quelquefois le roman de sa vie : ce qui d'ordinaire lui procure une heureuse guérison ». Reste qu'il y a du *jeu*, comme on peut le voir, dans le dispositif thérapeutique des deux médecins de fantaisie. Si les lunettes (de fantaisie) qu'ils ont inventées pour faire pièce au cercle chromatique du P. Castel permet au malade qui se

les applique de démêler, sous l'apparente confusion des couleurs, la vérité de son « histoire », elles lui présentent « quelquefois » (et même, on s'en doute, plus souvent qu'à son tour) la fiction d'un « roman ». C'est que, comme on l'a vu, l'habileté de nos Arabes consiste à *faire avec* la vanité de leurs malades, et que l'habileté du conteur est de donner à voir, par ce biais, le jeu de la vanité dans celui des regards que les hommes portent sur les hommes.

- 25 C'est à ce point que le projet de thématiser le modèle opératoire de la science des mœurs à la faveur ou sous le prétexte d'une attaque contre les théories optiques du P. Castel, se complique et s'enrichit de l'utilisation de motifs optiques à des fins satiriques : « le champ était beau », pour le dire comme Deslandes. C'est à ce point, aussi, qu'un autre texte dans le texte vient jouer. Un nouvel horizon de lecture est ouvert en effet par les citations (le plus souvent tronquées et susceptibles de passer totalement inaperçues) que Deslandes a tirées des *Ragguagli di Parnasso* de l'auteur vénitien Trajano Boccalini (1556-1613)³⁷ : preuve supplémentaire de l'audience et de l'influence qu'eut en son temps cette « immense amplification du Parnasse satirique » dans laquelle les prises de position d'Apollon et de son gouvernement « sur les événements européens, sur les ouvrages nouvellement parus, sur les querelles de doctrine poétique, morale et politique qui agitent les lettrés, sur les récompenses à accorder ou non aux célébrités littéraires » construisent la trame d'une chronique littéraire mâtinée de philosophie politique³⁸. Or c'est – à nouveau – sur deux portées que *L'Optique des mœurs* entre en résonance avec les *Ragguagli*.
- 26 Il apparaît en premier lieu que la référence à Boccalini confère un supplément de sens au choix de situer à Venise l'histoire des deux médecins, qu'elle en éclaire en particulier la signification politique et la résonance philosophique (la localisation vénitienne et la référence boccalinienne s'appelant mutuellement d'ailleurs, et se motivant réciproquement). Marc Fumaroli rappelle en effet que, « situé fictivement en Grèce, le Parnasse de Boccalini est en réalité une “superstructure” vénitienne³⁹ » : il est permis de penser que la Venise de *L'Optique des mœurs* ne fait qu'une, à peu de chose près, avec cette Venise du début du XVII^e siècle que les *Ragguagli di Parnasso* célèbrent comme patrie des lettrés, de la liberté poétique et philosophique⁴⁰. On sait avec quelle liberté de ton, en effet, l'ouvrage satirique de Boccalini instruit le procès de la raison d'État, celui de la tyrannie de la morale cléricale, de la Compagnie de Jésus, des atteintes à la liberté de penser... : autant de thèmes appelés à trouver chez Deslandes, aux alentours de 1740, un écho particulier. Un écho que notre conte ne laisse pas de faire entendre, qui fait en particulier la part belle à la satire anticléricale, avec une liberté de ton qui n'a rien à envier à celle de l'Apollon satirique et moqueur du Parnasse « vénitien » de Trajano Boccalini, mais qui lui doit peut-être quelque chose, et n'oublie pas du moins de lui rendre hommage.
- 27 Voilà qui n'épuise pas, pour autant, l'importance herméneutique de l'intertexte boccalinien. Il se trouve en effet que les passages des *Ragguagli* citées dans *L'Optique des mœurs* sont tirés, pour l'essentiel, du *Ragguaglio primo* (*Advis premier*) dans lequel l'auteur explique et raconte que « La Communauté des Politiques ouvre un magasin à Parnasse, auquel se vendent diverses marchandises, utiles aux lettrés pour vivre vertueusement⁴¹ ». On trouve dans ce magasin un « grand nombre de Pinceaux, très excellents pour ces Princes, qui en leurs urgentes occasions sont contraints de peindre le blanc, pour le noir⁴² », mais surtout :

Ils ont encore un nombre infini de Lunettes d'admirable et différente vertu, car les aucunes servent pour faire voir clair aux concubinaires, auxquels la fureur de leurs concupiscences accourcit tellement la vue, qu'ils ne discernent point l'honneur, du vitupère, ne reconnaissent point l'ami, de l'ennemi, l'étranger, du parent, ni autre chose qui mérite d'être respectée.

La vente que ces Marchands Politiques font de semblables Lunettes est si grande, qu'on a connu évidemment que sont bien rares ceux qui voient clair en leurs charnelles voluptés⁴³.

- 28 On y vend aussi « ces Lunettes merveilleuses, lesquelles faites de telles industries, font paraître à autrui les puces, éléphants, et les Pygmées, Géants », et bien d'autres sortes de lunettes encore : l'inventaire de ces « diverses marchandises » s'étend sur quelques pages. C'est donc dans la boutique de ce Parnasse-là que Deslandes a trouvé, pour une part, l'idée générale, ou l'amorce, de son *Optique des mœurs* et, pour une part, la matière même du conte qu'il a tiré de cette idée : dans le détail, en effet, il s'inspire souvent d'assez près de sa source, quand bien même il l'adapte et la retravaille.
- 29 Philosophique si l'on veut, moral à sa façon, satirique à coup sûr, le petit conte qu'on va lire, tout bref qu'il est, appelle, semble-t-il, une optique de lecture à focales multiples. C'est qu'il entre en résonance avec des textes et des contextes fort divers. Cela tient probablement à ce que Deslandes a visiblement procédé par récupération et transformation de matériaux plus ou moins usagés, mais aussi par reconfigurations successives d'un projet, par enrichissement, décentrement, affinement d'une idée : projet d'une *optique des mœurs* allégorique et satirique, très certainement entrevue dans l'incipit des *Ragguaglia*, notablement infléchie par la fréquentation des moralistes du grand siècle, compliquée d'une charge, en passant, contre le P. Castel ; de là l'idée d'« opposer » ladite « optique des mœurs » à l'*optique des couleurs* – projet dont l'intention polémique ne saurait masquer la portée heuristique non plus que l'intérêt tout expérimental. L'*expérience*, en effet, dont ce conte fut proprement l'instrument, est celle qui consistait à mettre l'idée – toute classique – d'une optique appliquée aux mœurs doublement à l'épreuve : à l'essai d'un nouvel environnement générique (celui du conte), à l'essai d'un nouvel environnement doctrinal (celui du matérialisme expérimental). En quoi il y a lieu de parler, peut-être, d'un petit conte... expérimental.

NOTES

1. Je me réfère aux propositions présentées oralement par Jean-François Perrin à l'occasion d'une conférence donnée sur le thème : « Optiques enchantées dans le conte de l'âge classique » (Grenoble, 20 avril 2004). Le présent travail (édition critique et propositions de lecture) lui fait directement écho ; je remercie Jean-François Perrin de l'avoir suscité, et d'avoir bien voulu l'accueillir dans la revue *Féeries*.
2. La Rochefoucauld, maxime 104. Exemple, s'il en est, de métaphore recyclable et... recyclée !
3. Sur l'articulation morale/optique, voir *L'Optique des moralistes de Montaigne à Chamfort*, textes recueillis et présentés par B. Roukhomovsky, Paris, Champion, 2005.

4. Voir l'excellente synthèse procurée par Philippe Hamou, *Voir et connaître à l'âge classique*, Paris, PUF, 2002. On trouvera des indications bibliographiques complémentaires dans *L'Optique des moralistes* (cf. note précédente).
5. André-François Deslandes, *Réflexions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant*, éd. F. Salaün, Paris, Champion, 2000, chap. I, p. 44-45. Sur l'utilisation détournée de motifs tirés des moralistes chrétiens et reconfigurés dans une perspective athée inspirée du libertinage érudit, voir le commentaire de F. Salaün, p. 43, n. 1. Sur Deslandes (également désigné sous le nom de Boureau-Deslandes), sur son œuvre abondante et protéiforme et sur sa place (non négligeable) dans l'histoire de la pensée des Lumières, voir la monographie de J. Macary, *Masque et Lumières au XVIII^e siècle. André-François Deslandes « citoyen et philosophe » (1689-1757)*, La Haye, Nijhoff, 1975.
6. *L'Art de ne point s'ennuyer*, Paris, Étienne Ganeau, 1715, p. 4-5. On reconnaît ici l'empreinte (et la topique) des moralistes chrétiens, mais le soubassement doctrinal et l'éclairage d'ensemble sont sensiblement différents : voir l'analyse de cet ouvrage par R. Mauzi (*L'Idée du bonheur dans la littérature et la pensée françaises au XVIII^e siècle*, Paris, Armand Colin, [1^{re} éd. 1960] 1969, p. 227-230).
7. La métaphore optique, on le sait, est soluble dans le lexique. Un exemple (entre mille autres) chez Deslandes : « Les mêmes choses ne se présentent point deux fois à notre esprit de la même manière. Elles changent de figure et de rapports, à mesure que nous changeons de point de vue [...] ». (*L'Art de ne point s'ennuyer*, ouvr. cité, p. 7-8).
8. F. Salaün désigne ainsi ce texte dans *L'Ordre des mœurs. Essai sur la place du matérialisme dans la société française du XVIII^e siècle (1734-1784)*, Paris, Kimé, 1996, p. 190.
9. [André-François Deslandes,] *L'Optique des mœurs, opposée à l'optique des couleurs*, s.l., s.n., s.d., in-12, 27 p. Le texte appartient à la série des ouvrages clandestins de Deslandes (cf. J. Macary, ouvr. cité, p. 252) et publiés anonymement. La page de titre de l'exemplaire de la BNF porte, outre l'estampille de la Bibliothèque Royale, deux mentions manuscrites : « Par M^r Deslandes » et « Donné par M^r de Caylus en janv. 1765 ».
10. La publication de ce conte en édition séparée (édition parue sans mention de lieu ni de date) intervient nécessairement après celle de l'ouvrage du P. Castel (*L'Optique des couleurs...*, Paris, Briasson, 1740), visé par le titre et cité dans le texte à deux reprises, et vraisemblablement avant son insertion, en 1742, dans la deuxième édition de *Pigmalion* (sauf à penser que l'édition séparée est postérieure).
11. Londres, Samuel Harding, 1742.
12. *L'Ordre des mœurs...*, ouvr. cité, p. 190-192.
13. C'est sous cette signature cryptée, déjà, que Deslandes avait fait paraître les trois volumes de son *Histoire critique de la philosophie*, imprimée à Amsterdam (F. Changuion, 1737).
14. Cette prise en compte des interactions psychosomatiques prend une signification particulière en contexte matérialiste, comme le signale F. Salaün (ouvr. cité note 12).
15. Cette pointe (au double sens de chute et de raillerie piquante) actualise la structure épigrammatique du conte. Sur le modèle épigrammatique des formes brèves de la prose (formes narratives comprises), je me permets de renvoyer à mon ouvrage, *Lire les formes brèves*, Paris, Nathan, 2001 (« Lettres Sup »).
16. Voir à ce sujet J.-V. Blanchard, « La catoptrique dévote : les miroirs et l'éloquence sacrée au début du XVII^e siècle », dans *Le Siècle de la Lumière, 1600-1715*, textes réunis par C. Biet et V. Jullien, Fontenay-aux-Roses, ENS Éditions, 1997, p. 183-194.

17. Sur ce point, voir en particulier Carl Havelange, *De l'œil et du monde. Une histoire du regard au seuil de la modernité*, Paris, Fayard, 1998, spécialement le chap. IX, « Ruptures : le télescope et la chambre obscure ».
18. A.-F. Deslandes, *Discours sur la manière de faire des expériences*, dans *Recueil de différents traités de physique et d'histoires naturelles propres à perfectionner ces deux sciences...*, Paris, E. Ganeau, 1736, p. 14-16 (nos italiques). L'enthousiasme scientifique qui est ici celui de Deslandes ne l'empêche pas, par ailleurs, d'épingler au passage, dans cette satire à cibles multiples qu'est *L'Optique des mœurs*, les vaines spéculations « de nos physiciens et de nos astronomes ».
19. Mersenne, *L'Optique et la catoptrique du Révérend Père Mersenne, minime*, Paris, V^{ve} Langlois, 1651, livre I, p. 8 (nos italiques). S'il est explicitement formulé comme tel dans ce texte posthume, le projet de « moraliser toute l'optique » est engagé par Mersenne en 1636 dans son traité de *l'Harmonie universelle* (voir note suivante).
20. Ainsi : « Les prédicateurs peuvent [...] user de ces figures pour exprimer les mystères de la Foi, par exemple pour montrer qu'il est aisé de croire que le corps du Sauveur peut être contenu sous chaque parcelle de l'hostie consacrée, puisque la plus grande étendue de lumière que l'on puisse s'imaginer peut être réduite à un point par la glace du miroir parabolique qui réfléchit tous les rayons parallèles dans son foyer, de sorte que nulle partie de lumière ne peut frapper sa glace, quoiqu'elle fut aussi grande que le firmament, qui ne soit contenue dans le point dudit foyer. Et si l'on ajoute que ce point lumineux envoie tous ses rayons sur toute la glace, et qu'il semble quasi se reproduire soi-même autant de fois qu'il y a de parties et de points dans ladite glace, c'est-à-dire une infinité de fois, l'on aura un moyen d'expliquer comme un même corps peut être en plusieurs lieux. » (Mersenne, *Harmonie universelle, contenant la théorie et la pratique de la musique* [1636], introduction par F. Lesure, Paris, CNRS, 1986, Livre « De l'utilité de l'harmonie », Proposition II « Montrer les utilités que les Prédicateurs et les autres Orateurs peuvent tirer des Traités de l'harmonie et des Mathématiques », p. 4-5, nos italiques).
21. *Ibid.*, p. 6.
22. Ouvr. cité, p. 290, n. 63 : C. Havelange signale, dans le registre « de l'ironie et de la critique des mœurs, le savoureux pamphlet de André-François Boureau-Deslandes ».
23. *L'Ordre des mœurs...*, ouvr. cité, p. 190-192.
24. Voir l'analyse de F. Salaün, ouvr. cité, p. 193-195.
25. A.-F. Deslandes, *Discours sur la manière de faire des expériences...*, ouvr. cité, p. 3-4.
26. Le présent travail s'inscrit dans le cadre de la rédaction d'un ouvrage consacré à cette histoire : *L'Optique des mœurs. Discours moral et paradigme perspectif* (en préparation).
27. *L'Optique des couleurs, fondée sur les simples observations, et tournée surtout à la pratique de la Peinture, de la Teinture, et des autres Arts Coloristes*, par le R. P. Castel, Jésuite, Paris, Briasson, 1740. À la théorie newtonienne, le P. Castel oppose la théorie trichromique (il n'y a que trois couleurs primitives, bleu, jaune, rouge, toutes les autres couleurs dérivant de ces trois-là par voie de mélange) défendue notamment par Athanase Kircher (*Ars magna lucis et umbræ*, Rome, 1646) ; voir à ce sujet M. Blay, « Castel critique de la théorie newtonienne des couleurs », dans : *Autour du Père Castel et du clavecin oculaire*, éd. par R. Mortier et H. Hasquin, Bruxelles, Éd. de l'université libre de Bruxelles, 1995 (« Études sur le XVIII^e siècle », XXIII), p. 43-58.
28. J. Ehrard, *L'Idée de nature en France à l'aube des Lumières*, Paris, Flammarion, 1970, p. 69.
29. *Ibid.*, p. 88.

30. Sur la contribution de Deslandes à la diffusion du newtonisme en France, voir P. Brunet, *L'Introduction des théories de Newton en France au XVIII^e siècle*, Paris, Librairie scientifique Albert Blanchard, 1931, p. 326-327.
31. *Pigmalion, ou la Statue animée*, Londres, S. Harding, 1741, reproduit dans : R. Geissler, *Boureau-Deslandes. Ein Materialist der Frühaufklärung*, Berlin, Rütten et Loening, 1967, p. 127 (il s'agit d'un commentaire en sourdine, c'est-à-dire d'une note infrapaginale de l'auteur). Est ici visée, la *Mathématique universelle* (Paris, P. Simon, 1728) qui valut au Jésuite d'être surnommé « le Don Quichotte des mathématiques » (cité par J. Ehrard, ouvr. cité, p. 71).
32. M. Blay, art. cité.
33. A.-F. Deslandes, *Discours sur la manière de faire des expériences*, ouvr. cité, p. 18.
34. Nos italiques.
35. Claude-Nicolas Le Cat, *Traité des sensations et des passions en général, et des sens en particulier*, vol. 2, Paris, chez Vallat-la-Chapelle, 1767, p. 349-350.
36. Sur la prégnance du modèle anatomique chez les moralistes classiques, voir les analyses riches et fouillées de L. Van Delft (en particulier : « La Rochefoucauld et « l'anatomie de tous les replis du cœur » », *Littératures classiques*, 35, janvier 1999, pp. 37-62) et de B. Papasogli (notamment : « Le modèle anatomique chez Pierre Nicole », in « Littérature et anatomie (XVI^e-XVII^e siècle) », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 55, 2003, p. 333-346).
37. Trajano Boccalini, *Ragguagli di Parnasso...*, Venise, s.n., 1612. Deslandes cite le texte en italien : les références données plus loin pour la localisation de ses emprunts vont à l'édition de 1617 (Venise, Giovanni Guerigli). Les traductions françaises sont tirées (ou adaptées) de la traduction procurée dès le XVII^e s. par Ph. de Fougasses (*Les Cent Premières Nouvelles et avis de Parnasse*, par T. Buccalin... Où sous admirables inventions, gentilles metaphores, & plaisans discours, sont traictees toutes matieres Politiques & d'Etat de grande importance, & preceptes Moraux choisis et tirez de tous les bons auteurs..., Paris, Adrian Perier, 1615). Sur l'auteur et l'ouvrage, voir H. Hendrix, *Traiano Boccalini fra erudizione e polemica. Ricerche sulla fortuna e bibliografia critica*, Firenze, Leo. S. Olschki, 1995.
38. J'emprunte ces éléments de description au commentaire éclairant de M. Fumaroli, *L'École du silence. Le sentiment des images au XVII^e siècle*, Paris, Flammarion, 1998 [1^{re} éd. 1994], (« Champs »), p. 40-42.
39. *Ibid.*
40. M. Fumaroli rappelle que « Boccalini écrit ses *Ragguagli* dans une République Sérénissime frappée d'interdit par Paul V Borghèse, et qui a pour conseiller théologique, dans ce combat contre Rome, le Servite Paolo Sarpi, au bord de l'hérésie. » (ouvr. cité, p. 41).
41. *Les Cent Premières Nouvelles et avis de Parnasse*, ouvr. cité, p. 1.
42. *Ibid.*, p. 3.
43. *Ibid.*, p. 4.

RÉSUMÉS

L'idée d'un modèle optique de l'analyse morale inspire à Deslandes le sujet – et le titre – d'un petit conte philosophique : *L'Optique des mœurs, opposée à l'optique des couleurs*. Publié anonymement, vraisemblablement en 1741, repris dans la deuxième édition de *Pygmalion, ou la Statue animée* (1742), ce texte n'a pas été réédité depuis lors. Globalement négligé par la tradition critique, il méritait, si bref soit-il, d'être redécouvert (comme l'ont été par ailleurs d'autres parties de l'œuvre abondante et bigarrée de son auteur). Bernard Roukhomovsky en propose ici une édition critique, précédée de quelques propositions de lecture visant à faire apparaître l'intérêt d'un texte qui, au-delà du propos satirique qui le sous-tend (et de la charge contre le Père Castel dont il fournit en passant l'occasion), illustre la plasticité et la fécondité de la thématique optique dans le champ de la science des mœurs.

OF THE WONDERFUL EFFECTS OF OPTICS : AN UNKNOWN TALE BY ANDRÉ-FRANÇOIS DESLANDES. The idea of presenting an optical model in order to illustrate moral analysis provides Deslandes with the topic and the title of a brief philosophical tale : *The Optics of Morality*. Published anonymously around 1741, and included in the second edition of *Pygmalion, or the Animated Statue* (1742), this tale receives here its first modern edition. Largely ignored by scholars, it deserves to be rediscovered (as have been other aspects of the abundant and multifarious works of its author). Bernard Roukhomovsky provides us with a critical edition, along with an introduction that sketches a few guidelines helping the reader perceive the interest of this text: beyond its satirical nature, and beyond its attack against Father Castel, the tale illustrates the plasticity and the fecundity of the theme of optics in the reflection on a science of morality.

AUTEUR

BERNARD ROUKHOMOVSKY

Université Stendhal-Grenoble 3